

science un point de départ et un principe immédiatement certains, le moi et Dieu. Le moi est certain pour tous, même pour les sceptiques; Dieu peut le devenir, sous la seule condition d'un développement régulier des forces spirituelles. Dès lors la science est possible. Non seulement elle est possible, mais elle est réelle déjà dans sa double base, subjective et objective, dans son origine et dans son terme. Reste à savoir si le cadre de la science entre ces deux extrêmes peut être rempli. Pour la connaissance immanente, il n'y a pas le moindre doute, pourvu qu'on ne franchisse pas le cercle des faits du sens intime. La connaissance transcendante est plus difficile, mais les difficultés qu'elle présente ne sauraient être insurmontables, quand on peut s'élever à la connaissance certaine de Dieu. De quoi s'agit-il, en effet? De savoir si notre pensée est conforme à la réalité, si nous connaissons les choses sensibles et non sensibles telles qu'elles sont en elles-mêmes, si les lois que nous suivons et les catégories que nous appliquons à tout ne dénaturent pas les objets, en un mot, s'il y a des principes, s'il y a des individus, des esprits, des corps, et s'ils sont tels qu'ils nous apparaissent. Or nous avons une méthode très sûre pour décider ces questions: c'est la combinaison de l'analyse et de la synthèse, de l'intuition et de la déduction. Nous n'avons qu'à voir les choses en elles-mêmes, abstraction faite de tout esprit de système et de toute opinion sur les causes ou sur le but de la création: quelle est la notion que nous nous formons de l'objet d'après notre organisation intellectuelle et notre position en ce monde? Voilà l'intuition, c'est une apparence, peut-être une illusion. Mais nous avons, indépendamment de toute hypothèse sur nos moyens de connaître, une notion certaine de Dieu. Développons-la, pressons-en les conséquences, et voyons comment le même objet nous apparaîtra lorsqu'il sera tiré de son principe. Voilà la déduction. Si la déduction coïncide avec l'intuition, il est certain que l'objet est pour nous ce qu'il est en lui-même. Que nous enseigne ce double procédé au sujet de la connaissance? Que Dieu est la vérité infinie et absolue, que Dieu contient dans son essence la nature, l'es-

prit et l'humanité, que Dieu est identique à lui-même dans tout ce qu'il est, qu'ainsi les catégories ont une valeur universelle, et que les lois de la pensée ne sont autres que les lois de la réalité. Toutes ces vérités sont générales, au dessus de l'observation, et portent sur des objets infinis et absolus, qui eux-mêmes ne peuvent être atteints que par la raison. La connaissance *rationnelle* est donc légitime.

Que faut-il de plus pour garantir la valeur de la connaissance *sensible*? Il faut démontrer qu'elle a un objet réel et que cet objet est accessible à la pensée, quoiqu'il doive passer par le canal de nos sens. Or le premier point résulte du principe d'individualité que nous avons déduit de l'essence divine, et le second, de la fatalité de la sensation. Il y a des corps dans l'espace, cela n'est pas douteux; ces corps sont constitués selon les attributs de la nature en rapport nécessaire avec tout et agissent conformément aux lois fatales de la matière. Ils se révèlent donc à nos sens tels qu'ils sont. Les impressions qu'ils font sur nos organes sont indépendantes de notre volonté et ne contiennent par conséquent aucune cause d'erreur. Certes il se peut qu'avec d'autres sens nous obtiendrions d'autres connaissances du monde physique; mais ces connaissances ne sauraient être en contradiction avec celles que nous possédons sur la terre, parce que la vérité est une et que tout dans le monde est organisé en harmonie avec tout. Inutile d'insister: ce n'est pas la légitimité de l'observation qui est contestée de nos jours, mais celle de la connaissance à priori.

Si l'observation a une base certaine, l'*abstraction* est également capable de découvrir la vérité, pourvu qu'elle reste fidèle aux conditions scientifiques de l'expérience et de la généralisation. Il ne s'agit plus de prétendre que l'induction et l'analogie sont les seules voies de la connaissance; il s'agit de les apprécier à leur juste valeur dans les strictes limites de leur compétence, comme procédés qui peuvent concourir avec l'intuition intellectuelle et avec la déduction à la constitution de la science. La condition fondamentale d'où dépend la rigueur de l'induction et de l'analogie est l'uniformité et la permanence du cours de la nature. On peut



facilement reconnaître maintenant que la constance des lois physiques n'est pas un résultat de la généralisation, comme le supposent certains auteurs, mais un corollaire de quelque proposition métaphysique qui détermine les propriétés de la nature et en déduit son mode d'activité. La généralisation pure, sans élément à priori, ne peut rien donner d'absolu ni de nécessaire, puisqu'elle ne répond pas de l'avenir; loin de proclamer des lois fixes, valables pour tous les temps, elle livre le monde au hasard et introduit le caractère de la contingence jusque dans les lois les mieux constatées. L'induction n'est sûre que combinée avec la déduction. Au point de vue de la métaphysique, la marche régulière et mathématiquement ordonnée du monde physique n'est que le fait de la fatalité, qui est l'expression de l'essence même de la nature. Les autres difficultés que présente la connaissance abstraite au sujet des espèces et des genres doivent disparaître dans la philosophie de la nature, d'après des considérations fondées sur l'idée de l'organisation et sur les combinaisons possibles entre les organes indispensables à la manifestation de la vie sur la terre. Ces questions intéressent le perfectionnement des classifications scientifiques plutôt que la légitimité de la connaissance abstraite en général.

En affirmant la légitimité de la connaissance humaine dans ses diverses manifestations, nous ne soutenons pas que nos opérations intellectuelles sont toujours vraies, mais qu'elles peuvent l'être en réalisant les conditions organiques de la science. Nous avons poursuivi le scepticisme de point en point, nous l'avons réfuté dans toutes ses prétentions, nous avons ainsi démontré qu'on ne peut invoquer aucun principe contre la possibilité de la certitude; mais nous n'avons garde de prétendre à notre tour que si tout n'est pas faux, tout est vrai. La connaissance n'est légitime qu'en s'organisant sous forme de notions, de jugements, de raisonnements, conformément aux lois de la pensée et aux exigences de la méthode. En dehors de ces conditions, l'esprit reste sujet à l'erreur et au doute. La connaissance aussi a ses limites. Elle ne sera jamais pour nous ce qu'elle est pour

Dieu. Non seulement nous pouvons nous tromper au sujet des choses qui sont à notre portée, mais il y a des choses aussi qu'il nous est impossible de savoir dans notre état actuel. Ces limites ne concernent pas les questions de principe, quoi qu'en disent les empiriques, mais les questions de fait ou l'application des principes aux faits. Les *principes* sont des vérités générales qui s'adressent à la raison, qui sont indépendantes de notre constitution présente et des accidents de la vie terrestre, qui peuvent être reconnues en conséquence par tout être raisonnable parvenu à un certain degré de culture. La connaissance des *faits*, au contraire, est nécessairement subordonnée à notre organisation sensorielle; la raison ne suffit pas pour les atteindre, la déduction ne peut les fournir, il faut les observer pour les savoir et précisément l'observation est limitée. On n'observe pas l'avenir ni les événements qui se passent sur d'autres globes dans d'autres cercles de la vie. Les limites de l'observation ne sont certes pas les limites de la connaissance en général, mais elles sont les limites de la connaissance des faits. On peut fort bien déterminer l'idéal et les conditions générales de la vie future des êtres raisonnables, mais dans ce cas ce sont des principes que l'on pose, et c'est la raison qui est l'instrument de la connaissance; les sens ne vont pas aussi loin et les faits ne projettent pas tant de clarté. Il y a un ordre de faits qui donnent tout particulièrement prise à la critique, ce sont ceux qui résultent du concours de plusieurs agents libres, tels que l'homme et Dieu. Il n'y a point de doute que nos semblables n'agissent sur nous et ne nous guident souvent à notre insu; il n'est pas douteux non plus pour le métaphysicien comme pour le croyant que Dieu n'intervienne dans la vie de l'homme et de l'humanité. Mais quand, comment et dans quelles limites? Voilà ce que la science ne peut décider; ces faits qui appartiennent à la vie morale et religieuse regardent la conscience individuelle et sont objet de la *foi*.